

L'initiatrice / Marie-Jo Bonnet. — Extrait de : Revue des lettres
et de traduction = مجلة الآداب والترجمة. — N° 12 (2006), pp. 219-
238.

Notes au bas des pages.

I. femmes et littérature. II. Calmis, Charlotte, 1913-1982. III.
Féminisme — France — 20e siècle.

PER L1037 / FL198619P

L'INITIATRICE

Marie-Jo BONNET
Paris - France

A travers le récit de la relation initiatique que j'ai vécu avec la peintre et poète Charlotte Calmis (Alep 1913-Paris 1982) au temps du Mouvement de Libération des Femmes des années 1970, alors que j'avais 25 ans, je souhaite orienter l'analyse du nouvel ordre amoureux sur des questions suivantes:

- Comment se fait le retour à l'origine, c'est-à-dire à la Mère symbolique conçue comme matrice de la langue et espace de renaissance du sujet. Sujet désirant, amoureux, mystique...
- Le nouvel «ordre» amoureux s'engendre-t-il dans l'au-delà de la jouissance phallique (Lacan), c'est-à-dire dans le «chaos», la béance, le vide primordial?
- Quelle est la fonction de la transmission femme-femme (initiation) dans la mise en place d'un nouveau «savoir-être» ensemble qui va au-delà de la sexualité et de la «différence des sexes». Sachant que pour Charlotte Calmis, les femmes constituent un potentiel évolutif de l'humanité.

*

La rencontre d'une femme qui deviendra votre initiatrice est pratiquement inévitable si vous êtes prête et s'il vous manque quelque chose d'essentiel et d'indéfinissable qui agit comme appel muet vers une personne capable de reconnaître. Ce que vous n'avez pas reconnu vous-même, et qui doit l'être afin de développer ses meilleurs fruits. C'est pourquoi, lorsque je rencontrais Charlotte Calmis un soir de novembre 1974, j'étais loin de soupçonner qu'elle prendrait une place si déterminante dans ma vie. A cette époque, nous étions en pleine révolte des femmes et

* Écrivaine.

l'idée d'être initiée par qui que ce soit m'aurait bien fait rire. «Ni Dieu ni Maître» était notre croyance. Je dis «notre», car cette rencontre s'est placée d'emblée sous le signe d'une aventure collective. Celle de la Libération des femmes et de la «révolution sexuelle», bien sûr, qui mobilisaient mon enthousiasme depuis trois ans déjà. Et celle, plus inconnue de moi, de la création des femmes, que Charlotte portait comme un oriflamme dans l'association La Spirale, qu'elle avait fondée en 1972 avec ses amies Catherine Valabrègue et Marie-Joseph.

A vrai dire, tout nous séparait. L'âge d'abord, car nous avions trente sept ans d'écart, ce qui situait Charlotte entre ma mère et ma grand-mère, donc sans référence familiale précise. Sauf que ma grand-mère maternelle était morte l'année précédente et que je n'avais pas conscience d'en souffrir, accaparée comme je l'étais par la sensation d'être propulsée vers l'avenir. Nous vivions une révolution chez les femmes. Mieux, une mutation qui allait tout changer. Je voyais bien que Charlotte venait d'ailleurs avec son visage rond d'orientale, son léger accent indéfinissable, son humour juif, sa démarche de princesse et une féminité débordante qu'elle revendiquait avec humour, comme si tous les hommes allaient se jeter dans ses bras. Elle aimait séduire, certes. C'était plus fort qu'elle. Même les femmes. Elle n'avait donc aucun préjugé. Quelle merveille! J'appris plus tard qu'elle était juive, née en Syrie en 1913, que son père était mort quand elle avait deux ans. Sa mère s'était remariée et elle avait grandi en Egypte à Héliopolis. Education chez les sœurs, et le désir irréprouvable d'aller à Paris pour étudier la peinture. Son beau-père convaincu, elle débarquait dans la capitale en 1937. Quelle différence avec mon enfance en Normandie, à Pont-L'Evêque, aînée de deux garçons dans une famille catholique issue de notables terriens d'un côté, et de petits artisans parisiens de l'autre. Je venais de soutenir une maîtrise d'histoire à l'université de Paris VII avec Michèle Perrot et Béatrice Slama. Elle était peintre et poète. Le rêve!

Les Sorcières

Nous nous sommes donc retrouvées une dizaine, réunies à l'initiative de Jeanne et Frédérique, pour savoir si nous désirions fonder un groupe de «Sorcières». Elles l'avaient rencontrée rue de l'Arbalète, à Paris, dans

une librairie où elle exposait des collages tout en présentant son recueil de poèmes, *«Les Chants roux de la femelle»*. Elles avaient sympathisé. Et nous voilà. Charlotte Calmis affirma d'emblée qu'elle n'était ni un maître ni un gourou, qu'elle ne voulait rien nous enseigner, et qu'elle était simplement un catalyseur d'énergie. L'opération consistait à méditer ensemble pendant une demi-heure à partir d'un thème qu'elle nous proposerait, puis d'écrire sur une feuille de papier ce que nous avons vécu durant ces moments de silence. Elle pensait que l'énergie collective circulant grâce à sa catalyse aiderait chacune à accéder à sa parole et à son énergie créatrice. Peintre, elle connaissait la valeur de cette énergie. De culture juive, elle savait le poids de l'interdit frappant les femmes dans l'étude des textes sacrés, de la kabbale, et l'accès à la Connaissance. Elle pensait que les femmes souffraient de mutité et avaient besoin d'explorer de nouvelles techniques de méditation pour libérer leur propre parole. Dans un tract qu'elle nous distribuera à une réunion de la Spirale, qui se tenait dans un petit café de la rue du Cardinal Lemoine, elle proclamera sa profession de foi: «Je crois aux saints, aux poètes, aux mystiques. La Spirale veut aider les femmes à dire des choses, à libérer l'être bâillonné, à sauver les saisons. Il ne faut pas que l'âme humaine soit assassinée. La femme est riche de tout ce potentiel».

Elle proposait de faire ensemble une expérience de l'inconnu basé sur la connaissance de soi et l'identité des femmes. Il s'agissait d'explorer la psyché féminine, son mutisme, son devenir, et de retrouver notre propre histoire à travers les cristallisations de nos comportements. C'était un travail lié aux processus biologiques et non à l'histoire familiale, précisait-elle, dont l'enjeu était de connaître son corps, les chakras et les énergies.

Ce langage était complètement nouveau pour moi. A vrai dire, j'ignorais ce qu'étaient les chakras, la science des énergies et la méditation, évoluant depuis mai 1968 dans une ambiance marxiste, mâtinée de structuralisme et de psychanalyse qui semblaient les seuls instruments d'analyse admis de l'oppression des femmes. Fonder un groupe sorcières était vraiment original, presque une transgression, même si cette perspective ouvrait des pans entiers de savoir féminin touchant au corps, aux arts divinatoires, à la nature, aux savoirs secrets, expérimentaux et merveilleux, magnifiés par le fait qu'ils avaient fait l'objet de la pire répression inquisitoriale.

J'adhérais tout de suite à la proposition sans craindre de m'embarquer dans quelque chose que je ne connaissais pas. C'est mon côté sans peur et sans reproche. Et d'ailleurs, quand bien même l'aurais-je su, j'y serai allée les yeux fermés car j'aspirais plus ou moins consciemment à des horizons nouveaux. Mes études universitaires ne me nourrissaient pas assez. Les actions du mouvement non plus, ayant épuisé une bonne part de leur nouveauté. De plus, je vivais une rupture amoureuse qui m'avait plongé dans le désarroi. Elle était survenue du jour au lendemain sans un mot d'explication. Face au vide amoureux, j'étais dans l'obligation de changer de plan, de me déconditionner, quitter la cuirasse, les habitudes de pensée, les automatismes affectifs. Une femme se présentait sur mon chemin. Pourquoi lui aurais-je tourné le dos ?

Au début, je ne savais pas pourquoi j'avais envie de revenir aux réunions. Pour son amour du paradoxe, peut-être, son verbe délicieux qui m'excitait l'esprit avec son art de montrer les choses sous un jour auquel je n'avais jamais pensé. Je prenais un immense plaisir à l'écouter, n'éprouvant pas le besoin de mettre mon grain de sel dans des domaines que je ne connaissais pas. Mais peut-être aussi parce que je me sentais acceptée, reconnue, et pour la première fois depuis la mort de la grand-mère, aimée. Je ne me le formulais pas ainsi, évidemment. Cela semblait naturel. Couler de source. C'était la source de vie retrouvée, la connexion avec une vraie mère spirituelle.

A force de méditer dans le groupe chaque dimanche après midi, d'écrire des petits textes que je trouvais sans intérêt en ce qui me concerne, alors que ceux des autres étaient si beaux. De me rendre à ses expositions, aux réunions de la Spirale, lire ses tracts et ses poèmes, j'ai fini par développer des facultés de réceptivité, de perception et de médiumnité que je ne me connaissais pas. Certes, je n'avais que 25 ans et donc tout à apprendre de la vie. De la vraie vie. Pas des petits boulots que je faisais pour payer mes études en acceptant le manque de confort pour avoir plus de temps libre. D'ailleurs, Charlotte était un peu comme moi, prête à faire de grands sacrifices de confort existentiel si sa liberté était en jeu. Il y avait aussi Marie-Joseph qui nous parlait d'astrologie et Bekie qui tirait les tarots après les réunions, ou lisait les lignes de la main. Cela devenait tellement intéressant, qu'un jour, j'ai préféré aller au groupe sorcières plutôt qu'à une réunion d'historiennes

chez Simone de Beauvoir. C'était la première épreuve, si je peux dire. L'écoute des motivations profondes. Simone de Beauvoir aurait pu être nécessaire à ma carrière intellectuelle (je commençais une thèse d'histoire sur les relations amoureuses entre les femmes), sa pensée ayant marqué l'éclosion du nouveau féminisme et demeurait une référence universellement reconnue, alors que l'expérience avec Charlotte paraissait accessoire. Mais elle était dotée d'un pouvoir d'écoute sans pareil. Elle rejetait les dogmes, les religions et toute forme d'embrigadement spirituel. Elle aimait la vie, les êtres, la poésie. L'initiation avait commencé, presque à mon corps défendant.

«Voici le lieu de la parole...»

À début, j'étais cependant très déconcertée par sa poésie. Elle employait des mots tels que «béance» qui me gênaient, sans savoir pourquoi. Le titre même de son recueil de poèmes, «Les chants roux de la femelle», constituait un programme dans lequel j'avais bien du mal à me reconnaître. Moi une femelle, jamais! Je m'étais construite contre cette idée. Contre la béance, le chaos, les ténèbres.

Malgré tout, il y avait quelque chose à entendre qui rejoignait, aussi paradoxal que cela paraisse, les intuitions du psychanalyste Jacques Lacan, lorsqu'il disait: «Le sujet se manifeste dans la béance, à savoir dans ce qui cause son désir»¹. Bien que Charlotte détesta Lacan et pesta régulièrement contre ses imprécations de Grand Inquisiteur affirmant à la télévision: «La Femme n'existe pas», elle avait entendu l'essentiel. Et peut-être aussi avait-elle entendu ce qu'il mettait derrière le mot sujet et ce qu'il appelait «la jouissance au-delà du phallus» dont il faisait l'emblème de l'Autre, contrairement à Freud pour qui l'altérité se situait du côté de la différence des sexes. «La jouissance féminine supporterait la face de l'Autre», disait-il. «Cette jouissance qu'on éprouve et dont on ne sait rien, n'est-ce pas ce qui nous met sur la voie de l'ex-sistence? Et

(1) J. Lacan, «Dieu et la jouissance de La Femme», *Encore*, Le séminaire, Livre XX, Seuil, p. 67.

pourquoi ne pas interpréter une face de l'Autre, la face de Dieu, comme supportée par la jouissance féminine?»².

De culture juive par sa naissance, Charlotte avait travaillé la kabbale, et plus précisément l'octave colorée, dont elle avait exploré l'hyperbole chromatique avec Carlo Suarès. Or la langue hébraïque la confrontait à une autre question: celle de la fonction des voyelles dans une langue ne comprenant que des consonnes. Comme elle était venue à l'écriture poétique très tard dans sa vie, en fait à partir de sa rencontre avec le Mouvement de Libération des Femmes en 1970, alors qu'elle approchait de la soixantaine, la question du silence des femmes en histoire et de son propre silence est devenu le levier d'une prise de conscience. Dans le poème XXIX dédié à Carlo Suarès elle associe son silence aux voyelles, au souffle, à l'énergie féminine; sans lesquelles les consonnes seraient imprononçables:

«Dans l'homme seul je m'étais nommée
Je déchire mes mémoires
Mon silence se fait voyelles
Parole
Souffle
Brisent le sceau interdit
L'origine des nombres
Est le miroir de mes métamorphoses»³.

Parler, c'était donc briser le sceau, libérer le souffle et s'engager dans une métamorphose de l'être qui mène à un retour vers «l'origine des nombres», suivi, et c'est ce qui m'intéressait beaucoup plus, à un retour à la langue «maternelle»:

«Des fibres du temps l'identité
au dedans nombrils et glottes se nommaMa mère prit parole
dedans ma bouche qu'elle descella»⁴.

(2) J. Lacan, *Op. cit.*, p. 71. Pour cette question je renvoie à mon livre, *Qu'est-ce qu'une femme désire quand elle désire une femme?*, Odile Jacob, 2004, le chapitre «Le Phallus comme leurre - Lecture de Lacan», pp. 117-122.

(3) C. Calmis, *Les Chants roux de la femelle*, Préface de Xavier Bordes, éd. Saint-Germain-des-Prés, 1973, p. 55.

(4) C. Calmis, *Op. cit.*, p. 42

La rencontre avec le MLF avait ainsi déclenché un travail intérieur de retour à la Mère qui débouchait sur le rétablissement d'une filiation féminine nécessaire à la naissance du sujet. Par cette identification à la Mère symbolique, que je vivais plus ou moins consciemment à travers ma relation avec elle, s'effectuait la prise de conscience de l'aspect créateur de la «béance» en tant qu'impulsion / expulsion du désir de s'exprimer dans sa langue. Un autre poème exprimait cette naissance à la parole dans le lieu même du vide créateur:

«béance
Voici le lieu de la parole
là se trame
la nouvelle incarnation»⁵.

Il est certain que je ne mesurais pas immédiatement les implications de ce qu'elle proposait. Mais malgré tout, je sentais bien qu'à travers cette «prise de parole» de sa Mère intérieure, de la mienne, de la Mère symbolique, un autre ordre se mettait en place. D'ailleurs, le philosophe allemand Hermann Fraenkel écrivait bien à propos du dieu Chaos de la *Théogonie* d'Hésiode: «Le surgissement-à-l'être de chaos signifie l'émergence d'une faille ou différenciation fondamentale»⁶.

Dans la mesure où la prise de conscience de la «faille» entre les sexes, était vécue par la femme comme une blessure, il fallait donc remonter au temps d'avant la blessure, celui de la béance elle-même, où surgit la différenciation bien avant qu'intervienne la sexualité. Evidemment, ces analogies complexes nécessitaient une clarification, voire une codification. Ce que Charlotte m'encouragera à faire quand j'aurais mené «l'expérience spirale» de manière plus approfondie. C'est dans cette «béance» vécue comme une matrice de la parole, espace de renaissance que Charlotte concevra un nouveau recueil de poèmes auquel elle donnera pour titre *Gaïa, Psaumes d'incarnation*⁷.

(5) C. Calmis, *Op. cit.*, p. 23.

(6) H. Fraenkel, cité par Annie Bonnafé, *Éros et Éris, mariages divins et mythe de succession chez Hésiode*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1985, p. 132.

(7) C. Calmis, «Gaïa - Psaumes d'incarnation», *Les Cahiers du Nouveau Commerce* n° 36-37, 1977, pp. 37-59.

La voie onirique d'une initiation hors norme...

Je pensais que ma faille était ailleurs car au cours des grandes vacances suivantes, je tombais amoureuse d'une grande allemande blonde aux yeux bleus. Etait-ce une manière de résister à l'influence de Charlotte? Je n'ignorais pas qu'avec son amie Eva, elle avait dû se réfugier en Corse pendant la guerre, pour échapper à la persécution nazie. Elle s'y était mariée avec un communiste qu'elle amènera à la sculpture, et qui mourut brutalement en 1955 d'un accident de judo. Pourquoi une allemande? Mystère. Certes, les trois guerres entre la France et l'Allemagne, mes grands-pères blessés, mon père envoyé en Allemagne au STO, la bataille de Normandie, la peur de mes parents de mourir sous les bombes et la joie de la Libération avaient polarisé dans l'inconscient des émotions quasi biologiques. Comme s'il me fallait revivre cette tension «historique» entre le passé et l'avenir, l'emprise maternelle et la relation initiatique, les déterminismes familiaux et la liberté de devenir ce que je suis, la polarité juif-allemand faisant probablement partie de l'initiation. J'ignorais pourquoi, bien sûr. Charlotte racontait peu sa vie, estimant qu'il était préférable de couper les mémoires. Mais je m'étais fourrée dans une drôle de situation. Cette amie, que je croyais désirer, me plongeait dans son ambivalence sans recours. Avec en plus, la perte de mon appartement et le début d'une série de déménagements qui me laisseront pour toute sécurité durant un an et demi mon seul travail de recherche.

C'est dans ces circonstances que quelque chose d'autre apparut. Jusqu'à présent, je rêvais des problèmes du mouvement et de ses interdits, quand le thème de l'initiation s'imposa nettement dans le paysage onirique. Je dirais même le mot initiation qui n'était pourtant jamais prononcé entre nous. Il s'agissait de trouver des dents enfouies dans le sol d'une cave. En creusant, je trouvais une denture humaine qui correspondait à un nouveau spécimen d'être humain. Bizarre! Une autre nuit, après une méditation dans le groupe sur le troisième œil, je rêvais que j'étais prise dans un courant très fort qui immobilisait mon corps. Charlotte était là, en haut, derrière une petite trappe qu'elle poussa. Son visage avait terriblement changé, comme si l'éclat des couleurs avait été effacé. Ensuite les choses bougèrent dans ma perception. Je revis son

visage habituel, vif, rond, lumineux, et elle me dit que je venais de vivre une expérience très importante. Pas celle du dédoublement raconté par Carlos Castaneda dans son livre, *Histoire de pouvoirs*, qui venait de sortir. Mais plutôt le déplacement du point d'assemblage. Ma perception de l'espace et du temps avait été changée. Peu après, il fallait quitter une île dangereuse pour les femmes. J'avais une carte du monde aux différents points de vue. Puis je rêvais des peintures de Charlotte, de saut dans le vide, et enfin qu'elle allait m'initier. C'était le mot employé dans mon rêve. Pour ce faire, je devais laisser aller mon corps doucement en tournant avec le sien. Je résistais car il était très raide, jusqu'à ce qu'elle me dise: «Tes sourires sont comme des lacs de silence». Je rêvais ensuite qu'un vieil homme sage m'initiait en me massant les mains.

Tous ces rêves déclenchés un an et demi après le début de l'expérience me rapprochaient insensiblement de Charlotte. Sa méthode me convenait. J'étais même devenue un bon sujet d'expérience qui se laissait investir jusque dans l'inconscient par les secrets d'une relation fondée sur la confiance. Mais si le mot «initier» s'imposait comme un talisman, ou un sceau authentifiant le travail accompli, je n'y accordais pas l'attention voulue. Pour moi, l'initiation était quelque chose qui s'appliquait surtout aux garçons dans notre culture. De plus, c'était un événement tellement extraordinaire qu'elle ne pouvait pas me concerner, moi, simple féministe, aimant les femmes par dessus le marché, et dont la vie était bien éloignée des modèles initiatiques occidentaux connus comme des modèles orientaux. Avec Charlotte, l'initiation ne consistait pas à entrer dans la communauté des femmes par le biais d'un événement féminin comme les menstrues. Les miennes étaient arrivées très tard et ne constituaient en rien un événement «initiatique». Ni d'être admise dans une religion, un culte oriental ou une société secrète. C'était plus large, plus libre, plus ouvert. Quelque chose qui ressemblait à l'expérience mystique que j'avais vécu à 12 ans, lors de ma retraite de communion solennelle quand l'aumônier avait expliqué que nous n'étions pas obligées de nous marier et d'avoir des enfants. Dieu laissait le choix de son destin. Il est probable que cette révélation avait retardé mes règles pour laisser le temps à ce désir mystique de s'enraciner dans mon existence. Et voilà que l'initiation refaisait surface là où personne ne l'attendait: dans un groupe de femmes en révolte contre le patriarcat.

L'Épiphanie

Il y eu en février 1977 l'exposition «Utopie et féminisme» que Charlotte organisa avec Marie-Joseph à la force du poignet du fait qu'il s'agissait de convaincre ses amies peintres de sa génération de l'importance de n'exposer qu'avec des femmes. C'était une vraie révolution pour ces artistes qui avaient suivi un chemin individuel et souvent solitaire dans un milieu extraordinairement misogyne.

Le mois suivant, je trouvais enfin un petit studio rue Saint-Jacques et après les grandes vacances, il y eut «l'Épiphanie». Charlotte organisait dans un monastère de la grande banlieue parisienne une semaine de rencontre des groupes de la Spirale. Car ils avaient bougé. Certaines étaient parties. D'autres avaient rejoint le nouveau groupe. Mais ce fut pour moi comme une deuxième retraite, et peut-être aussi, une révélation.

Chaque matin, Charlotte parla de ses différentes expériences auprès de ses «maîtres», dans le midi, où elle vécut jusqu'en 1967, et à Paris. Le psychanalyste zen Hubert Benoit, l'astrologue Jean Carteret, les groupes Gurdjief, Pat Soubout, un indonésien qui venait faire des stages à Nice dans lesquels elle occupait la fonction de «helper». L'après-midi, chacune effectuait un travail personnel à partir des textes du groupe.

Charlotte nous donna ainsi les clés de ses intuitions. Expliquant comment la part inconnue des femmes les poussent en avant, comme si elles étaient aimantées. Nous participons à une mutation qui se fera à travers les femmes car elles sont la part d'inconnu de l'histoire elle-même que les sociétés n'ont pas décodé. Elle nous parla du travail spirituel sur soi-même, et comment elle avait développé des médiumnités très grandes à partir d'un don de voyance tout à fait réel. «Je connais chaque femme qui vient par une espèce d'intuition quasi incroyable. Je sais tout d'elle. Et ce qu'elle ne sait pas d'elle-même, je fais crédit». Marie-Joseph demanda si c'est ça l'amour. «C'est à vous de le nommer», répondit-elle. Pour ma part, c'est la gratuité qui me fascinait dans le groupe. Alors, Charlotte parla de ma foi, affirmant que j'avais la foi, la foi du sacré. «Dès que j'ai appris à te connaître, et que je t'ai reçue dans cette médiumnité, j'ai pensé "elle a la foi d'une bergère". Et au lieu de faire de toi une bergère, j'ai fais de toi le laboureur de ta propre terre. Car

dans ta foi vis à vis de moi, tu vas vers toi-même». Elle ajouta vers le groupe: «Peut-être après tout que vous avez appris à avoir de l'affection et à m'aimer beaucoup dans une partie de vous même. Je crois que chacune de vous m'aime plus qu'elle ne le sait». Effectivement. Mais cela me semble si naturel, que cette idée ne monte pas jusqu'à ma conscience. Je suis surtout intéressée par les impulsions de la transgression qu'elle libère en moi. Elle nous invite à casser les schémas. «Le monde est essentiellement manipulé par les hommes», affirme-t-elle. «Les femmes sont dotées d'un potentiel évolutif inexploré et c'est dans cet immense silence du subconscient que se trame le devenir de la terre. Tout est relation, analogies et révélations».

L'amour initiateur

La soutenance de ma thèse d'histoire en mars 1979 constitue un tournant décisif de notre relation. D'abord, parce que je suis à nouveau libre de mon temps et de mes sujets de recherche. Mais surtout, parce que une semaine avant la soutenance, mon amie allemande m'annonça qu'elle avait rencontré une autre femme. Je le pressentais, bien sûr. Mais me l'annoncer au téléphone juste au moment où j'ai besoin de mobiliser tous mes moyens pour conclure, que je suis à deux doigts de réussir la fin de mes études, que je désire partager le succès avec toutes celles et ceux qui m'accompagnent, résonne comme un désaveu meurtrier de mon travail.

Charlotte comprend tout de suite que je suis en danger et me protège autant que possible. Elle vient à ma soutenance, avec Marie-Joseph, Catherine et une trentaine d'amies du mouvement qui s'entassent dans la petite pièce de la tour centrale de Jussieu au milieu de ma famille pour assister à la première thèse d'histoire des femmes dirigée par Michèle Perrot. Et quel sujet! Une vraie transgression dans l'université. Puis Charlotte m'invite à venir travailler chez elle régulièrement, pendant que son amie Marie-Joseph, qui habite l'appartement contiguë au sien dans le Marais, reprend des études pour se reconverter.

Je viens déjeuner deux à trois fois par semaine. Elle me montre le dernier tableau, me fait travailler des exercices, puis me dicte ses «chroniques

d'un féminisme présent» dont elle désire faire un livre. Parfois, nous allons au cinéma, voir une exposition ou rencontrer ses amies peintres et certains «initiés» qu'elle connaît. Pendant des semaines, j'entends ainsi ses «improvisations poétiques» sur des sujets aussi différents que le dernier livre de Maria-Antionetta Machiotti, *Les voiles flasques du féminisme*, une critique sur Bellmer, qu'elle déteste car elle pense qu'il est responsable du suicide d'Unica Zürn, ou sur le voile iranien que certaines femmes remettent en solidarité avec l'ayatollah Roméni. «Les femmes ne veulent plus avoir le mors aux dents», proclame-t-elle en colère. Elle m'explique qu'elles doivent maintenir leur voile par les dents afin de l'empêcher de tomber. «Pour protester, les femmes ont manipulé le silence. Elles se sont gommées elles-mêmes du monde. Elles s'occultent. Elles rentrent dans le silence». Si la psyché des femmes est reliée aux énergies cosmiques et au silence, nous devons élaborer de nouveaux moyens de connaissance et de communication entre femmes.

Pour mes trente ans, je m'offre ma première toile de Charlotte Calmis, un abstrait des années cinquante intitulé «*Cosmogonie*». A force de voir ses tableaux sur les murs, ils deviennent une partie de mon univers familial. Elle me parle des «Mains éblouies», groupe de jeunes artistes d'après guerre qui exposa chez Maeght en 1947. Elle appartenait au courant de l'abstraction lyrique et elle était très appréciée, adulée même, par ces hommes qui en avaient fait l'égérie de Saint-Tropez. Elle rit. Pose la main sur sa poitrine. «J'étais très belle. Ils n'ont pas compris pourquoi ma peinture a pris une autre direction. Ah! si tu n'étais pas féministe! A quoi ça te sert tout ça. Peinture virile. Tu peins comme un homme...». Actuellement, elle réalise des «collages subversifs» saisissants sur le thème des recherches de l'identité. Elle me les montre quand j'arrive. Me demande mon avis. Regarde sa toile. Doute, puis se ravise. J'assiste impuissante à la plus terrible des injustices. Son œuvre est sous le boisseau, comme celle des femmes de sa génération. On ne les voit pas, ne les estime pas, ne les expose pas. «Donnez-nous des murs, et nous vous montrerons ce qu'est la création des femmes», écrit-elle dans ses tracts militants de la Spirale. J'adhère à son indignation qui creuse en moi un espace pour l'intelligence, pour la rébellion, pour une nouvelle culture de femmes. J'absorbe des siècles d'injustice. Je me relie au courant de

conscience des créatrices, des féministes ridiculisées par les biens pensants et des femmes libres qui ont maintenu coûte que coûte leur direction.

Charlotte travaille beaucoup. Chaque fois que j'arrive, il y a une nouvelle idée, un poème, un projet, une action. Elle écrit le «Projet Séraphine» en faveur d'un musée de l'art des femmes. Nous commençons un film vidéo avec Carole Roussopoulos et ses amies peintres. Véra Pagava, Louise Janin, Guidette Carbonell, Aline Gagnaire. Nous filmons le salon des femmes peintres et sculpteurs qui approche de son centenaire. Son énergie créatrice part à l'assaut du temps. Je découvre de nouvelles terres. J'apprends. Je reçois. J'aime cette vie.

Comme le groupe ne se réunit plus, Charlotte me donne des exercices à faire chaque matin dans le but d'assouplir ma matière. Je commence par l'exercice de la bougie, et je dois ensuite écrire dans un cahier ce qui s'est passé pendant l'exercice. Merveilleux travail quotidien qui me donnera une discipline de fer et une endurance à toute épreuve. Puis je passe à l'exercice du «je» et du «moi», du lâcher prise, de la gauche et de la droite, de la conscience du corps, des zones d'inertie, du troisième œil, du premier chakra sacré. Elle me pose des questions sur ce qu'elle m'enseigne. Je ne sais pas très bien répondre. Elle me donne des pistes et écoute mes rêves qui deviennent de plus en plus énigmatiques. Depuis que je fais ce travail personnel avec elle, je connecte avec une mémoire familiale d'avant ma naissance, mémoire complexe faite de secrets, d'armoires, d'histoires de guerre et de déportation. Mon grand-père maternel meurt en Normandie au mois de janvier, le lendemain ma visite avec ma mère, poussée par je ne sais quelle impulsion. Il me faudra des années pour exploiter cette mine psycho généalogique.

Parfois, Charlotte parle de sa disparition avec un sérieux inquiétant. Je refuse de voir son âge, ses rides, sa fatigue. Je suis trop jeune et trop inconsciente de ce que je reçois. Parfois, elle m'emmène à la ménagerie du jardin des Plantes voir les serpents et les lions. Moi, je ne la trouve pas vieille du tout. J'ai besoin d'elle. Je ne peux plus m'en passer. Un jour, l'idée d'encadrer ses tableaux avec des baguettes en bois me saisi. Je vais les acheter chez le menuisier d'à côté, je mesure, je scie, je cloue. Comme ça, j'ai trouvé un moyen d'échange avec elle, concret, efficace, et qui me permet de venir encore plus souvent.. Charlotte ne me fait

jamais payer ses cours car elle pense que les échanges profonds ne peuvent se faire qu'en investissant une certaine gratuité. L'argent est pour la guérison psychique, dit-elle, l'amour pour la guérison spirituelle. Après les baguettes, j'ai envie de faire le catalogue de ses œuvres, travail délicat que personne n'a tenté jusqu'ici, tant Charlotte se refuse à jeter un œil sur son passé. «Basta», dit-elle quand je lui pose une question trop précise. Mais je suis ferme, j'ai de la méthode et de la persévérance. Finalement, elle consent à regarder les tableaux de son atelier un à un, à les signer lorsqu'ils ne le sont pas, les titrer et les dater. Pendant ce temps, je les mesure et inscris les informations dans un cahier. Elle parle alors sur son travail, raconte des anecdotes, mentionne des noms de collectionneurs, me confie des photos.

Je retravaille ma thèse pour une publication prévue en avril 1981 avec un titre - manifeste trouvé par Charlotte. «Un choix sans équivoque». Elle est heureuse d'avoir trouvé de titre qui me ressemble tellement et rompt avec l'injonction sociale à la double vie. Je dirige également le numéro trois de la revue *Pénélope* sur «Les femmes et la création». J'inclus un texte de Charlotte sur son «portrait de Simone Weil» et un collage en quatrième de couverture.

Après l'élection de François Mitterrand à la présidence de la république, je suis invitée à un colloque féministe aux Etats-Unis. Les portes s'ouvrent. Je participe au groupe de chercheuses qui préparent une rencontre sur le thème «Femmes - Féminismes - Recherche». Mais je me sens mal dans le groupe parce que je n'y ai pas vraiment ma place. A moins que je sente trop une lesbophobie latente mêlée d'une incompréhension de mes choix. Je ne veux pas devenir la spécialiste des lesbiennes dans un tel contexte. Je préfère rester hors institution, car j'ai bien d'autres sujets d'intérêts que je ne pourrais plus faire si je me spécialisais. Je veux rester libre de mes choix, de ma pensée, de mes engagements. Charlotte s'étonne et me demande: «D'où viennent tes résistances par rapport à la société? De quelle conscience et de quel destin». Je ne sais pas. Je constate. J'écoute. Alors, elle parle. Elle dit que le siècle nous a amenées à n'être qu'un rouage de la société. Que nous sommes coupés de nos sources et de notre transcendantal. Elle dit que nous expérimentons une façon d'être libre par rapport à la société. Que nous avons une mémoire biologique de la matière en soi. Mémoire chimique du minéral, du végétal, de l'animal. Elle voit

que nos comportements sexuels sont reliés au mental et à la société alors qu'ils devraient l'être au végétal et à l'animal. C'est là ma place. «Nous travaillons sur des énergies. Nous apprenons à nous connaître à travers elles, en allant dans les différents plans de conscience».

Tandis qu'elle prépare une exposition à la galerie Darial, je rencontre une femme qui voudrait que je travaille avec elle sur la sorcellerie en Mayenne. J'ai besoin de gagner un peu d'argent. Je réfléchis. J'accepte d'être la présidente de son association qui reçoit des subventions. Une nuit, je rêve que je suis protégée d'une femme par la gauche. Le lendemain, Charlotte me téléphone en disant qu'elle a fait de véritables cauchemars me concernant durant cette même nuit. J'étais un petit bébé sur une table de cuisine très sale, mégots, cendre, sel; on faisait sur moi des rituels de sorcellerie. Le bébé gigotait tant qu'il pouvait sur la table et, consciente qu'il pouvait tomber par terre, elle faisait des exercices avec la main gauche pour l'en empêcher. Elle a eu le bras gauche endolori toute la journée. Charlotte dit que cette femme ne maîtrise rien, elle est fruste. Elle a tout reçu par mon intermédiaire et à cause de ma propre inconscience. Elle est en colère. Le lendemain, au téléphone, car elle me téléphone tous les matins à présent, Charlotte demande: «Est-ce que tu as pris des initiatives? Je te voyais dans le trou. Il faut sortir de là. Alors, tu sur-nouris ton corps, tu manges de la viande tous les jours. Tu as une énergie nerveuse et pas vitale. Ne t'économise pas. Il faut brûler tes accus. On sort du trou en prenant des initiatives. Ce soir, si tu veux, ne viens pas. Tu sais que je t'aime inconditionnellement. Tu sais ce que ça veut dire? Tu fais partie de mon socle. Il faut que je mène cette exposition jusqu'au bout car elle est très importante. Il y a un article dans Pariscope de cette semaine. Il va probablement y avoir du monde».

Bientôt, Charlotte me suggère d'écrire un essai d'une centaine de pages qui s'intitulerait «Subversions», «avec un s», précise-t-elle. Ce sera un livre sur la conscience féministe qui est la révolution d'aujourd'hui. Je suis d'accord. Elle me fait enregistrer notre échange:

«Il faudra tout dire, y compris la cruauté des femmes entre elles. Car il y a plusieurs niveaux de subversion. Le niveau social, le niveau du moi dans le monde, et le niveau métaphysique d'un retour au sacré. Le retour du sacré a toujours été posé par les mystiques comme un postulat de rupture avec la société. Or le MLF a conceptualisé dès le début la rupture

avec la société mâle. Pas dans un retour au sacré. Dans le rejet des religions, au nom du marxisme et du matérialisme. Ce qui ne les empêche pas d'être avides envers les moyens traditionnels de connaissance de l'être. Tu as vu comme elles sont animées d'une curiosité ardente vis à vis de l'occulte et des autres moyens de communication comme les Tarots, l'astrologie, les moyens divinatoires. Ce qui n'a rien à faire avec la connaissance de l'être et son intégration dans sa vie quotidienne. Ton livre ne peut pas être intéressant si c'est un gros livre de thèse. On en fait trop. Il ne peut être passionnant que s'il est explosif, génial, fulgurant et méchant. Je ne sais pas si tu as tout ça. Je ne sais pas si tu as la force. Il faut que toi historienne, avec tout tes diplômes, que ta plus grande subversion soit ta haine contre l'histoire. Car dans l'histoire il y a l'autoritarisme de ceux qui s'approprient le langage et le savoir. Tu te souviens du livre d'Annie Lebrun d'un maniérisme esthétique effroyablement équivoque. Elle était féroce contre le féminisme. Mais moi je dis que qui n'a pas mis le cul, les pieds, qui ne s'est pas promené dans ces manifestations; qui n'a pas été là et n'a pas eu ce dialogue de tous les jours avec les femmes, ne peut pas dire qu'elle est féministe. Féministe a été de s'être battues ensemble, d'avoir changé d'optique, d'avoir souffert les unes par rapport aux autres. Le livre d'Annie Lebrun était un livre littéraire, littérairement violent. Dans le tien, il faut que constamment le «je» qui parle soit un élément vivant et pas quelqu'un qui nous écrit un livre. Il faut que toi, historienne, tu racontes tout, comment tu t'es trouvée englobée dans plusieurs courants de subversion. La subversion de la femme à l'amour, par exemple. Il est certain que des propositions d'amour avec l'homme sont vécues aujourd'hui comme rupture et subversion de la passivité absolue, de la dépendance à l'homme et à la société patriarcale. Il n'y a pas que le lesbianisme qui soit subversif. Nous vivons un changement de mœurs qui va plus loin que la position purement sexuelle et de jouissance. Subversions avec s. C'est toi subversions. Pleins pouvoirs te sont donnés⁸.

«sœur et fille de lait... d'encre»...

Parfois, Charlotte a des maux de tête qui lui donnent des insomnies. Elle ne supporte plus les bombes qui explosent dans Paris, la violence du monde, et peut-être aussi la fermeture de certains être. «La mort de l'ego est plus douloureuse que celle du corps», dit-elle, pensive. Puis, reprenant

(8) C. Calmis, enregistrement audio, archives M.J. Bonnet, Paris.

courage, s'exclame à la suite de Marguerite Duras: «Que le monde aille à sa perte». Mais je ne suis pas sûre qu'elle le pense vraiment. Sa compassion pour la souffrance d'autrui est sans mesure. Ça lui porte même sur le cœur. Depuis toujours, elle a des problèmes de cœur et elle prend de l'aspirine qui le tempère. Il paraît que c'est parfait pour ça. Elle a bien du mal à pacifier son tempérament de feu. En astrologie, elle est du signe du lion. Lion ascendant bélier, feu-feu. Elle plaisante au sujet de l'épithète qu'il faudra mettre sur sa tombe: «Ici repose Charlotte Calmis, enfin tiède!»

Elle reçoit des jeunes artistes, leur donne confiance, regarde les œuvres, les encourage. Elle est disponible à tout ce qui vit et souffre. Elle s'extasie devant la Seine qui se prélassse comme un grand boa. Elle remarque un liseron bleu sur un mur, et dit, après avoir laissé éclater une colère: «les mots tombent de ma bouche comme une bombe, ou comme une rose».

Il est question de partir ensemble en vacances. Charlotte convainc Marie-Joseph d'aller un mois en Afrique chez son frère tandis que nous passerons le mois de juillet dans la petite maison que nous prête Catherine à la campagne, à une demi-heure de Paris. Charlotte peindra, j'écrirai «Subversions». Elle peint, mais elle écrit surtout chaque matin des poèmes que je tape à la machine.

Qui de moi - ou en moi - trouée...!
 De Dieu engouffrée
 - trouée de toute part et de la terre!
 derme croûte carapace mammoth au pelage de boue -
 des plaines labourées violées saignées
 être terre ma terre oeil de Dieu
 l'orbite vide d'un aveugle mutant
 ma terre mon seigneur ma maman
 mon vagin a découvert
 O mon doux fruit!
 déglutinée saveur de boue
 mon verbe d'amour dans la bouche
 substance vastitude
 Juillet par ma brûlante soumission consumée⁹.

(9) C. Calmis, *Regards et autres écrits*, Ed. Souffles d'Elles, 2004, p. 8.

Le mois passe très vite. Mon amie allemande, qui est revenue quelques mois après m'avoir quittée parce qu'elle me regrette, m'emmène en vacances dans le sud-ouest. En venant dire au revoir à Charlotte, je la trouve affreusement angoissée. Je ne l'ai jamais vue ainsi. Elle aimerait que je reste. Je n'ai pas la force de tout chambouler. Nous partons mi août à Toulouse puis dans le Lot. A la fin du mois, je reçois une lettre. Charlotte s'est cassée le calcanéum le 15 août. Elle est tombée d'un tabouret sur lequel elle était montée pour remettre le rideau. Maintenant elle est immobilisée, «couchée sans possibilité de "bouger" (et ambulance radio et dépendance absolue (chambre bleue) face à la table de travail de Marie-Joseph». Sa lettre est un véritable appel au secours qui se termine par ces mots: «Rien ne peut changer ce qui se trame jusqu'à complète expiration! Reviens donc - écopées d'une partie ou de l'autre!...».

Je reviens malgré les résistances de mon amie allemande qui m'avoue sa jalousie. Le pied de Charlotte n'est pas guéri. Je renvoie mon amie et me met en état de disponibilité. Les amis viennent la visiter. Elle qui me disait «Tu as choisi ta mère, c'est rare, très rare», devient ma fille. Elle m'appelle «Mère-grand» tout en fustigeant sa compagne d'un sombre «marâtre». Je ne veux pas voir que c'est très grave. Je ne suis pas prête. Elle ne dit rien. Me protège encore. Le docteur veut d'autres examens car le côté gauche s'affaïsse. Elle a perdu la notion du temps et ne voit plus le côté gauche. On l'hospitalise à la Salpêtrière dans le service des maladies nerveuses. Elle a une tumeur au cerveau inopérable. Pendant deux mois et demi de l'automne 1982, je viendrai chaque jour à l'hôpital pour l'accompagner dans la plus terribles et décisive expérience. Le Dalai Lama est à Paris. Si seulement il pouvait la guérir! Elle tombe de temps en temps dans le coma. Je lui parle car je sais qu'on entend. Elle presse ma main en signe de communication. Elle veut m'emmener sur la barque qui traverse le fleuve. Un matin, elle raconte qu'elle a vu Picasso pendant la nuit qui lui faisait des signes. Le docteur pense qu'elle délire. Il n'a jamais vu mourir un peintre. Un jour elle me dit: «Ne désire rien». Ne désire pas ma guérison. Les amies défilent chaque jour au grand étonnement du docteur. Nous sommes ses filles. On a le droit de rester. Un jour, elle prend mon pouce et le met sans sa bouche. Je suis bouleversée de cette audace, même si je sais qu'elle ne voit plus et ne peut plus parler. Je dois aller à Dijon faire une conférence. J'annule, car en rentrant chez moi des voleurs avaient chahuté mon studio et volé le

bracelet de ma mère. Le soir, avec Brigitte, nous allons en catimini la voir dans sa chambre d'hôpital. Elle a du mal à respirer mais assise dans le fauteuil, je l'entends en moi-même parler d'ange gardien. Le lendemain matin, un jeudi, à 10 heures, au moment où elle avait l'habitude de me téléphoner, on m'informe que c'est fini. Je file en vélo à l'hôpital. «On dirait la Joconde» dit sa sœur penchée sur son lit. Charlotte sourit. Un sourire incroyable après ces deux mois de souffrance qui lui avaient déformé le visage. Elle nous sourit. «Tu vois, ce n'est pas si terrible le grand passage».

On l'enterre au Chardonnet, sous les marronniers, là où nous avons passé les dernières vacances. Catherine a acheté une concession au cimetière. La nuit, Charlotte vient me dire adieu. Une première fois, cela se passe sous l'occupation allemande. Elle me demande ses «papiers» pour passer, rentre dans un camp, puis ressort aussitôt, et me laisse passer. Elle me prend dans ses bras, m'embrasse sur la bouche avec beaucoup d'émotion et me dit adieu. «Tu vas aller avec les anges, m'affirme-t-elle, j'y ai veillé». - «Et toi? Tu es avec ces gens là?» Je désigne les occupants nazis. «Oh moi, je pars bientôt pour les anges».

Une autre fois, elle me demande d'avancer avec elle dans un fleuve qui charrie des objets de toute sorte. A mi chemin nous nous installons sur un pont en pierre, au-dessus du fleuve qui coule de la gauche vers la droite. Elle s'excuse de m'emmener dans pareil endroit. Je lui demande: «C'est la dernière fois que je te vois vivante?» Elle fait oui en clignant des cils. Intense émotion de part et d'autre. Nous nous aimons beaucoup et elle veut vivre ses derniers moments avec moi. Ensuite elle me fait monter dans une pièce où nous nous faisons nos derniers adieux. Puis je m'en vais, assailli de douleur en pensant que Charlotte va mourir bientôt.

Dans un autre rêve, on me demande où sont les points d'acupuncture sur le visage. Je commence à toucher le troisième œil puis des points sur les sourcils. Une femme très attentive, me touche avec son instrument le troisième œil, déclenchant une déflagration intérieure très forte. Quelque chose se passe dans mon corps. Je me sens dans une énergie démentielle et me réveille assez tôt. Un mois plus tard, elle m'annonce qu'elle veut mourir. Je réponds que je la comprends sauf qu'elle a déjà une lumière

en elle, ce qui semble la réconforter. Puis elle me dit: «Tu es initiée». Alors je vois ma grand-mère maternelle allongée sur un lit. Elle vient de ressusciter tout étonnée d'avoir entendu les médecins dire qu'on est mort alors qu'on est en train de dormir. Deux personnes viennent de ressusciter: ma grand-mère et l'Initiatrice.